

L'espace politique virtuel avant et après la chute de Moubarak : une critique des réseaux sociaux digitaux en Egypte

Enrico De Angelis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/3456>

DOI : 10.4000/ema.3456

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 25 mars 2015

Pagination : 195-227

ISBN : 9782905838858

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Enrico De Angelis, « L'espace politique virtuel avant et après la chute de Moubarak : une critique des réseaux sociaux digitaux en Egypte », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Troisième série, Evolution des systèmes médiatiques après les révoltes arabes, mis en ligne le 25 mars 2015, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/3456> ; DOI : 10.4000/ema.3456

RÉSUMÉ / ABSTRACT

En intégrant les théories critiques des médias avec une approche sociologico-ethnographique, cet article revient sur les dynamiques de la sphère virtuelle de l'activisme politique égyptien, avant et après la chute de Moubarak.

La thèse que l'on souhaite démontrer à travers cette analyse se base en apparence sur un paradoxe : d'une part, les réseaux digitaux des activistes ne constituent pas un espace égalitaire et horizontal, mais sont plutôt caractérisés par des hiérarchies de visibilité et de pouvoir qui tendent à reproduire celles existantes dans la société. D'autre part, c'est précisément ce « manque de démocratie » qui facilite l'instrumentalisation politique des nouveaux médias par des groupes d'activistes, dans le cadre de la contestation contre le régime au pouvoir. L'organisation des réseaux du Net permet de créer un « environnement social » capable de filtrer les contenus qui circulent sur la Toile, de les placer dans un contexte et de leur donner de la visibilité. Cela permet également de produire des narratives révolutionnaires cohérentes et capables d'induire de nouvelles formes d'engagement politique.

La deuxième partie de l'article est consacrée à l'évolution de la sphère publique en réseau après la chute de Moubarak. Après 2012, internet ne semble plus être un « médium tactique » aussi efficace qu'auparavant. Les changements relatifs au contexte politique, aux dynamiques propres à la Toile et aux pratiques qui la caractérisent sont autant d'éléments ayant contribué à affaiblir la capacité d'usage des nouveaux médias comme instruments au service de la politique de la dissension.

MOTS CLÉS :

Internet, nouveaux médias, sphère publique, activisme politique, théories critiques des médias, *networks*.

Integrating critical media theory with a sociological-ethnographic approach, the article examines the dynamics of the political virtual sphere in Egypt before and after the fall of Mubarak.

The thesis that the author aims to demonstrate is based on an apparent paradox. On the one hand, the activists' digital networks are not an egalitarian and horizontal space, as they would be portrayed according to the myth of the « intrinsically democratic » internet. On the contrary,

they are characterized by hierarchies of visibility and power that tend to reproduce offline inequalities.

On the other hand, it is this very «lack of democracy» within the networks that facilitates the political use of new media to express dissent against the regime. The organization of the networks enables the shaping of a «social environment» capable of filtering and contextualizing the content circulating on the web. Ultimately, it enables groups to produce coherent revolutionary narratives that pave the way for new forms of political engagement.

A second part of the article is dedicated to analysing the evolution of the networked public sphere after Mubarak's fall. After 2012, the internet has in part lost its efficacy as a «tactical medium». The changes in the political context, as well as the changing dynamics internal to the virtual sphere, contribute to weakening the possibility to use new media as tools in the context of the politics of dissent

KEYWORDS:

Internet, New Media, Public Sphere, Political Activism, Critical Media Theory, *Networks*.

ENRICO DE ANGELIS est un chercheur en médias spécialisé sur le monde arabe. Il a enseigné en tant que professeur adjoint à la Faculté Roberto Ruffilli de l'Université de Bologne et a obtenu son doctorat en 2009 dans le département des Sciences de la Communication de l'Université de Salerne, avec une recherche sur les médias syriens. Il est l'auteur d'une monographie sur la relation entre médias et conflits et a publié de nombreux articles sur le rôle des nouveaux médias et les dynamiques de la sphère publique en réseau dans le monde arabe. Il vit au Caire depuis septembre 2011.

ENRICO DE ANGELIS is a media researcher specialized in the Arab world. He was adjunct professor at Faculty Roberto Ruffilli of University of Bologna and he obtained his PhD in 2009 at Department of Sciences of Communication at University of Salerno with a research on Syrian media. He authored a monography on the relationship between media and conflict and wrote several articles on the role of new media and the dynamics of the networked public sphere in the MENA region. He has lived in Cairo since September 2011.

ENRICO DE ANGELIS

L'ESPACE POLITIQUE VIRTUEL AVANT ET
APRÈS LA CHUTE DE MOUBARAK :

UNE CRITIQUE DES RÉSEAUX SOCIAUX DIGITAUX
EN EGYPTE

« Le canal de distribution est bien plus large, mais même quand vous parvenez à rassembler tout le monde, ils continuent de vouloir avoir une superstar ».

ERIC SCHMIDT,
Président exécutif du conseil
d'administration de Google¹

« Les forces de répression n'empêchent pas les gens de s'exprimer, elles les forcent au contraire à s'exprimer. Douceur de n'avoir rien à dire, droit ne n'avoir rien à dire, puisque c'est la condition pour que se forme quelque chose de rare ou de raréfié qui mériterait un peu d'être dit. Ce dont on crève actuellement, ce n'est pas du brouillage, c'est des propositions qui n'ont aucun intérêt ».

GILLES DELEUZE²

1. In Taylor, 2014, p. 125.

2. Gilles Deleuze, « Les intercesseurs », *Pourparlers*, Minuit, 1990.

INTRODUCTION

Au cours d'une discussion tenue sur Facebook en septembre 2013, le blogueur Alaa Abdel Fattah se plaint de l'incapacité collective des révolutionnaires à reconnaître qu'il y a « un monde pré-Rab'a et un monde post-Rab'a ». Au lendemain du massacre de Maspero en octobre 2011, les cyber-activistes ont montré qu'ils avaient la capacité de produire des récits contredisant les narrations officielles fournies par l'armée.³ Pourquoi dans ce cas, se demande le blogueur, ont-ils ignoré le massacre de Raba'a qui était pourtant de plus grande ampleur ?

Presque quatre ans après la chute de Hosni Moubarak, les nouvelles technologies ne sont plus perçues comme des outils efficaces d'expression de la dissension. Au contraire, de nombreux activistes et observateurs voient là un obstacle plus qu'une opportunité. Le chercheur américain Marc Lynch, l'un des premiers à avoir souligné le rôle des blogueurs sur la scène politique égyptienne, affirme désormais que les nouveaux médias dans l'Égypte post-Moubarak ont une tendance à l'exagération, font obstacle à la formation de projets politiques viables à long terme, et encouragent la polarisation du débat politique.⁴

Le changement de perception du rôle d'internet est d'autant plus surprenant quand on se rappelle que ces mêmes plates-formes virtuelles, de Facebook à Twitter, avait été saluées comme des instruments « intrinsèquement démocratiques » au lendemain des révoltes arabes en 2011.⁵

Nul doute que l'enthousiasme excessif qui a accompagné le récit de la « révolution Facebook » dans les médias et même dans de nombreux articles académiques⁶ explique la profonde déception exprimée par la suite vis-à-vis des nouvelles technologies.

3. Younis, 2011.

4. Lynch, 7 février 2013 : http://www.foreignpolicy.com/articles/2013/02/07/twitter_devolutions_arab_spring_social_media

5. John Palfrey par exemple, professeur à la Harvard Law School, affirme à l'occasion du débat avec Evgeny Morozov sur internet et la démocratie publié dans *The Economist* que : « internet constitue dans son essence une force pour la démocratie. Ce ne sera pas nécessairement toujours vrai, mais étant donné son architecture actuelle et la manière dont les gens usent le réseau, c'est le cas aujourd'hui » : <http://www.economist.com/debate/overview/196>

6. A ce sujet, voir l'article de Yves Gonzalez-Quijano dans ce numéro.

Pourtant, sous-évaluer l'impact de ces dernières ne serait pas une moindre erreur ; que ce soit lors des événements qui ont provoqué la chute de Moubarak en février 2011, ou dans la production de récits anti-hégémoniques au cours des années suivantes.

Comment s'explique alors le changement de perception du rôle des nouveaux médias en Égypte ?

Cet article s'efforcera de fournir une grille d'interprétation à l'évolution du rôle joué par les nouvelles technologies en tant qu'outils, dans le contexte de la politique de la dissension en Égypte. Dans cette optique, l'analyse entend intégrer les théories des nouveaux médias (en particulier les *internet studies*, sciences des « networks », *critical media theory*), à une approche de type sociologico-ethnographique. La recherche est principalement basée sur des entretiens effectués avec des activistes du net, des blogueurs et des journalistes, ainsi que sur l'observation des pratiques en ligne depuis mars 2012.⁷

La première théorie que l'on entend démontrer est qu'internet comme espace de dissension en Égypte se caractérise par des hiérarchies de visibilité et une économie d'accès à la Toile précises, et que ce sont précisément ces hiérarchies qui en ont fait un outil efficace de la contestation dans la période antérieure et immédiatement postérieure à la chute de Hosni Moubarak. En d'autres termes, c'est la nature anti-démocratique des « networks » qui a permis à des groupes restreints d'activistes connectés entre eux de gérer les flux d'information de la Toile pour promouvoir les récits d'opposition au régime, et, dans une moindre mesure, pour organiser des mobilisations de rue.

Qualifier les « networks » d'activistes de « non démocratiques » revient à attaquer le mythe, pourtant solidement implanté chez de nombreux observateurs et chez quelques activistes eux-mêmes, d'internet comme un espace participatif au sein duquel chacun peut accéder, s'exprimer, et être entendu de façon égale.

La seconde hypothèse que l'on entendra démontrer est que la « démocratisation » de l'utilisation de la Toile égyptienne, et l'on entend par là son élargissement en termes d'accès et de visibilité à d'autres acteurs politiques et à des sections plus larges de la société égyptienne, constitue l'un des principaux facteurs qui ont contribué à diminuer l'efficacité des technologies digitales comme espace de contestation politique dans les années qui ont suivi les 18 jours de la révolution de janvier.

7. Les entretiens ont été réalisés entre mars 2012 et septembre 2014. Pour des raisons de sécurité, à quelques exceptions près, nous avons choisi de ne pas citer les noms des activistes interrogés.

LA NATURE (NON) DÉMOCRATIQUE DES « NETWORKS »

Si, comme on le dit ici, les « networks » régissant les interactions en ligne en Egypte ne fonctionnent pas selon des logiques démocratiques, cela peut être imputé principalement au fait que les « networks » digitaux, par essence, ne sont pas démocratiques, y compris dans d'autres contextes. Comme le dit Astra Taylor :

« Certes, internet donne à des groupes marginalisés une opportunité unique, et potentiellement révolutionnaire, de se rencontrer et d'agir collectivement ; mais les nouvelles technologies renforcent aussi les inégalités en accentuant les composantes de l'ordre traditionnel. Les réseaux n'éradiquent pas le pouvoir : ils le redistribuent de manière différente, en ré-organisant les hiérarchies et en produisant de nouveaux mécanismes d'exclusion ».⁸

Il ne s'agit pas ici de rentrer dans la science des « networks ».⁹ Il suffit de dire que l'interaction au sein des réseaux, y compris ceux basés sur les plateformes en ligne telles que Facebook et Twitter, tend à suivre des lois spécifiques. Entre autres, celle que la littérature sur les nouveaux médias appelle de « l'attachement préférentiel », selon laquelle ceux qui ont le plus de connections, d'« amis » ou de « followers » ont tendance à en acquérir d'autres plus rapidement que ceux qui en ont moins.

En second lieu, on constate qu'en l'absence de hiérarchies formelles et d'organisations, comme c'est le cas pour les activités organisées sur des plateformes telles que Twitter ou Facebook, les hiérarchies informelles tendent à émerger de façon inévitable. Dans un système tel que Twitter par exemple, apparaissent spontanément des « autorités » qui produisent des contenus dont ils sont les témoins directs, et des « hubs » qui en assurent la diffusion grâce au large public dont ils bénéficient.¹⁰

Comme l'affirme Zeynep Tufekci : « des 'networks' relativement horizontaux génèrent très rapidement des structures hiérarchiques, même en l'absence de toute tentative de mainmise sur le pouvoir par de nouveaux leaders ou par n'importe quelle action coordonnée émanant d'une organisation ».¹¹

En fonction de leur talent, de leur histoire personnelle, de leurs prédispositions et de leurs disponibilités, certains jouissent d'une

8. Taylor, 2014, p. 108.

9. Voir à ce propos Barabasi, 2003 ; Mejjas, 2009.

10. Johnson, Tudor et Nuseibeh, 2013.

11. Tufekci, 2011.

visibilité et d'un prestige bien supérieurs à d'autres.¹² En d'autres termes, les interactions sur le web font progressivement émerger un milieu social qui a tendance à reproduire les inégalités déjà existantes dans la société, que ce soit sur le plan économique ou en terme de capital social.

Par ailleurs, Ulises Mejias décrit la logique intrinsèque aux « networks » consistant à créer de nouvelles formes d'inclusion et d'exclusion. Les architectures virtuelles des plateformes telles que Twitter et Facebook tendent à favoriser une organisation sociale basée sur ce que l'auteur appelle le *nodocentrisme* : « tant que quelque chose existe sur le réseau, c'est perçu comme une réalité ; mais tout ce qui est absent des réseaux pourrait aussi bien n'avoir jamais existé. (...) (Le *nodocentrisme*) privilégie les *noeuds*, et s'oppose à tout ce qui n'en est pas un – l'Autre, l'Invisible ».¹³

STRATÉGIES DE REPRÉSENTATION ET MICRO-CÉLÉBRITÉS DES RÉSEAUX DE BLOGUEURS ÉGYPTIENS

En Egypte, les inégalités internes au sein des réseaux virtuels de l'activisme politique et celles entre ces réseaux et les tranches de la société qui en sont exclues sont peut-être encore plus fortes qu'ailleurs.

Nous ne faisons pas référence ici à ce qu'on appelle la « fracture numérique », c'est-à-dire à ces groupes sociaux qui, pour des raisons économiques, n'ont pas accès aux infrastructures de la Toile ; mais aux disparités, au sein de la Toile, entre ceux qui disposent d'un capital social plus important et ceux qui en sont privés.

On peut prendre ici comme exemple la publication d'un blog cité dans une étude récente de Lucie Ryzova sur les jeunes acteurs des affrontements de la rue Mohamed Mahmoud en novembre 2011.¹⁴

Dans cet article¹⁵ publié en réalité en juin 2011, l'auteur, Mohamed Abo el-Gheit, blogueur et chroniqueur du quotidien *Al-Shourouk*, critique la différence de visibilité sur la Toile entre les victimes venant de classes sociales plus aisées et celles qui viennent des quartiers plus pauvres.

12. Pour une analyse intéressante de la « tyrannie des hiérarchies informelles », voir Jo Freeman, 1972.

13. Mejias, 2009, p. 11.

14. Ryzova, 2013.

15. Mohamed Abo el-Gheit, "al-fuqara awalan ya wilad al-kalb", *Mudawana Jidariya*, 17 juin 2011 : <http://gedarea.blogspot.com/2011/06/normal-0-false-false-false.html>

L'article commence par montrer quelques photos de jeunes. Les photos sont esthétisées (la lumière et les couleurs ont clairement fait l'objet de retouches à l'ordinateur) d'une manière que l'on pourrait qualifier de « kitsch ». Les jeunes sont photographiés dans des poses théâtrales, presque efféminées, ils portent des pantalons moulants et ont les cheveux couverts de gels. Ce sont ceux que les égyptiens appellent « wilad sis¹⁶ ». Le blog explique qu'il s'agit de « martyrs » tombés pendant les affrontements avec les forces de sécurité. Abo el-Gheit accuse les cyber-activistes de les ignorer :

« Pourquoi ne voit-on jamais d'images de ces gens et de ceux qui leur ressemblent ? Pourquoi ne s'intéresse-t-on aux jeunes et aux martyrs de la révolution que quand s'il s'agit de nous-mêmes et de ceux qui appartiennent à la classe moyenne bourgeoise réduite, élégante et cultivée, celle qui a fourni les membres des coalitions révolutionnaires et du 6 avril ? »¹⁷

Philip Rizk, l'un des co-fondateurs du collectif Mosireen, fait écho à ces critiques dans cet article adressé aux médias occidentaux :

« Nous sommes devenus les traducteurs d'un soulèvement collectif dont nous étions loin d'être représentatifs. Nos visages ne reflétaient que nous-mêmes. Nos voix étaient compréhensibles. Nous avons servi à donner à cette révolution une apparence accessible. Les intonations de nos propres paroles donnaient du sens à ce qui, pour vous, était un territoire inconnu (...). Entre-temps, les voix de la majorité ont été étouffées. Quoiqu'on fasse pour prétendre le contraire, nous sommes parfaits pour le rôle – classe moyenne, jeunes *internet-savvy*, et pourtant révolutionnaires ». ¹⁸

Ce type de critique tend à décrire un espace virtuel caractérisé par des fortes inégalités, au sein duquel certains acteurs politiques et sociaux jouissent d'une visibilité et d'une tribune plus importantes que d'autres.

16. Lucie Ryzova, 2011, les décrit comme des « hommes jeunes, que l'on pourrait définir comme appartenant à la classe travailleuse, bien que nombre d'entre eux soient au chômage, sous-employés, non qualifiés ou peu qualifiés, embauchés pour des petits boulots ponctuels et journaliers. (...) Le style vestimentaire qui les caractérise et leur coiffure inclut des quantités copieuses de gel (le mot « sis » fait allusion à l'attention qu'ils accordent à leur apparence, considérée par les autres Egyptiens comme presque efféminée) » : http://www.jadaliyya.com/pages/index/3312/the-battle-of-muhammad-mahmud-street_teargas-hair

17. Dans l'article cité plus haut.

18. Rizk, 2014, p. 30-31.

La question de la représentation d'Internet comme un espace non démocratique a été également soulevée pendant la table ronde "Mind the Gap : Bridging Knowledge and Practices of Activism" au cours de la quatrième Rencontre des Blogueurs Arabes.¹⁹ Pour plusieurs activistes, l'un des principaux problèmes est la formation au sein de la Toile de ce que l'on appelle en arabe *nujum al-internet* (les stars du Net) : des « micro-célébrités » qui jouissent d'une visibilité individuelle accrue. La responsabilité, disent les activistes, en incombe sans doute partiellement aux dynamiques propres aux interactions virtuelles, mais surtout aux médias traditionnels, qui tendent à accorder une plus grande notoriété à certains acteurs plutôt qu'à d'autres.

Alice Marwick définit la « micro-célébrité » comme « un état d'esprit et un ensemble de pratiques représentant le public comme une base de fans ; la popularité se trouve maintenue grâce à une gestion continuelle des fans ; et la représentation de soi-même est soigneusement construite de manière à en permettre la consommation par d'autres ».²⁰

En se basant sur une recherche sur la relation qu'entretiennent les usagers de Twitter avec leur « public imaginaire », Marwick conclut que si le nombre de « followers » dépasse un certain seuil, ceux-ci sont alors traités comme des *fans*, dans un rapport très similaire à celui qu'entretiennent les célébrités traditionnelles.²¹

Et ce phénomène, continuent certains des activistes réunis à Amman, devient un problème, voire un obstacle, quand il s'agit de participer à des projets collectifs. En d'autres termes, la nature horizontale de la Toile favorise le développement d'un système divisé entre les « suiveurs » et les « suivis ».

En ce sens, comme l'affirme Tristan Mattelart au cours d'un panel sur l'activisme web, il existe une véritable « économie de l'accès » qui tend à réguler les degrés de visibilité sur le web.²²

19. La table ronde, organisée par Enrico De Angelis et Donatella della Ratta, a eu lieu à Amman le 21 février 2014. La discussion a rassemblé plusieurs cyber-activistes de différents pays arabes avec des chercheurs européens et américains étudiant l'impact des nouvelles technologies selon des approches théoriques diverses. Pour un compte-rendu de la rencontre, voir De Angelis et Della Ratta, 2014.

20. Marwick, 2011, p. 140.

21. Marwick, 2010.

22. Pendant le panel « Comment les usages contestataires d'Internet transforment-ils les régimes autoritaires », dans le cadre du cinquième Congrès Réseau des Associations Francophones de Sciences Politiques, 26 avril 2013.

LA CROISSANCE DE LA SPHÈRE VIRTUELLE ÉGYPTIENNE

On ne peut faire l'analyse de l'utilisation des réseaux sociaux et des hiérarchies de visibilité qui caractérisent la sphère virtuelle égyptienne sans faire référence au développement de ce qu'on appelle communément la « blogosphère ».

Les premiers réseaux d'activistes-blogueurs naissent à partir de la première moitié des années 2000, et commencent à se faire connaître principalement grâce aux actions coordonnées de Kifaya, un mouvement d'opposition né en 2004. Le premier noyau de cyber-activistes est majoritairement « libéral, anti-système, et souvent composé de gens de gauche qui bloguent sur leurs centres d'intérêts (...). Nombre d'entre eux se décrivent comme des « techies » ou des « geeks » de Linux ; d'autres souhaitent expérimenter un nouveau canal de publication ».²³

On ne peut toutefois parler d'un véritable mouvement, ou bien d'une catégorie socio-professionnelle bien définie.

Certains « blogueurs » refusent en effet de s'identifier à cette catégorie. Amr Gharbeya, l'un des premiers à utiliser les blogs en Egypte, affirme que lors du débat sur le nom à donner à ce nouveau phénomène de l'écriture virtuelle, nombre d'entre eux se sont opposés à l'utilisation du terme « mudawin », blogueur. Gharbeya oppose à ce terme la représentation plus simple d'individus qui, pour différentes raisons, décident de communiquer à travers les blogs.²⁴ En d'autres termes, ces communautés de blogueurs seraient « imaginées ».

Malgré certaines prises de distance de ce type, dès la moitié des années 2000, on remarque que les réseaux de « blogueurs » ont tendance à coïncider avec les réseaux des « activistes ». Comme l'affirme Radsch à cette époque, « avoir un blog est devenu une nécessité pour pouvoir se tenir à jour avec les activistes, et être un activiste ».²⁵

De manière croissante, le phénomène des blogueurs se trouve associé à celui des mouvements de jeunes qui ont émergé dans les années 2000, et il partage avec lui de nombreuses caractéristiques.²⁶ Comme le dit un activiste :

23. Radsch, 2008, p. 3.

24. Déclaration faite au cours de la table ronde "Mind the Gap: Bridging Knowledge and Practices of Activism" citée plus haut.

25. Radsch, 2008, p. 9.

26. Dina Shehata, 2012.

« (l'espace en ligne) est basé sur la communauté (community based), il ne s'est jamais basé sur des individus (person based). Tout a commencé avec les protestations de soutien à l'Intifada palestinienne en 2000, puis en 2003 pour la guerre d'Irak, ce qui a donné lieu à la création de groupes d'activistes qui se connaissaient entre eux. Les communautés ont commencé à exister avant les blogs ; les activistes ont donc commencé à bloguer en tant que communauté. »²⁷

Ces réseaux se sont progressivement renforcés au niveau interne, via une interaction en ligne continue et des rencontres régulières aux manifestations et à d'autres événements similaires. Dès le départ, la mise en coordination avec les campagnes et les différents mouvements permet la création d'une synergie entre les activités en ligne et hors ligne : les blogueurs donnent de la visibilité aux manifestations, et utilisent parfois la Toile pour inviter à descendre dans la rue. Plus significatif encore, les médias nationaux privés commencent à se faire l'écho de cette couverture médiatique et de certains des auteurs de blogs les plus connus.²⁸

A partir de 2006, la blogosphère égyptienne tend à se développer autour de ce noyau originel et à se diversifier, incluant ainsi des journalistes citoyens, des activistes qui n'adhèrent à aucune organisation spécifique, des militants de gauche, des Frères musulmans et islamistes, des gens passionnés d'arts et de culture, et des partisans de la culture *open source*.²⁹

Ce qui revient à dire que les activités politiques en ligne en Egypte ont tendance à renforcer la connectivité et les réseaux déjà présents sur le terrain, avant même que cette connectivité ne se trouve étendue à des tranches plus larges de la société. Au cours de divers entretiens effectués avec des activistes du net, cet aspect émerge de façon récurrente : l'espace politique virtuel apparaît comme dominé par des cercles d'activistes interconnectés, mais restreints.

Il s'agit d'un espace d'interactions sociale et politique fluide, difficile à cartographier de façon précise. Cet espace comprend des degrés divers de visibilité et de connectivité, et se caractérise par des éléments en collaboration, mais aussi en conflit.

27. Entretien, mars 2014.

28. Voir à ce propos Naomi Sakr, 2013a, 2013b.

29. Radsch, 2008, p. 7.

Certains auteurs tendent à souligner la *culture remix* qui caractérise cet environnement, c'est-à-dire sa capacité à échanger, réutiliser et diffuser des informations selon une logique collaborative.³⁰ D'autres en revanche en soulignent les aspects conflictuels : Onodera, par exemple, affirme qu'il s'agit d'un environnement caractérisé par « une hétérogénéité interne, des hiérarchies sociales et des luttes pour l'accès aux ressources, la répartition de la légitimité et de l'influence parmi des acteurs sociaux différents. »³¹

Les activistes interrogés expriment également des points de vue variés. Certains affirment qu'il s'agit d'un tissu social connecté, mais qui obéit à des logiques individuelles. D'autres perçoivent cette sphère comme organisée autour de différentes « shilal » (bandes) d'amis, chacune étant construite autour d'une figure plus connue et plus influente de la sphère en ligne. Au cours des débats qui se tiennent sur les réseaux sociaux, les membres de chaque « shilla » tendent à se défendre réciproquement et à faire front contre l'ennemi commun.³² Une blogueuse décrit ainsi les relations qui unissent différents cyber-activistes :

« Pour moi, il n'y a pas de différence entre le mouvement des blogueurs et n'importe quel autre mouvement égyptien ayant pour but le changement social et politique. Quelques groupes plus connus tentent d'opérer un monopole sur certaines problématiques. Certains parlent au nom des blogueurs égyptiens en général et s'en font les représentants à l'étranger. D'autres monopolisent les questions liées à la culture ou aux droits de l'homme. Des groupes de blogueurs par exemple ont lancé des polémiques en ligne car ils se considéraient comme étant les seuls ayant le droit de s'exprimer sur tel ou tel thème. J'ai d'ailleurs eu ce problème une fois : je travaillais pour une organisation de défense de la liberté d'expression et j'ai publié une information avant un blogueur plus connu. Mon directeur m'a appelé et m'a demandé : 'mais pourquoi as-tu publié cette information avant lui ?' »³³

Et encore, comme le souligne un autre activiste :

« Mettons par exemple que l'un d'entre eux écrive sur Twitter que le ministère de l'Intérieur est en feu ; que j'habite devant le ministère et que je vois qu'il n'y a pas d'incendie. Si je l'écris sur Twitter, le blogueur plus connu va ignorer délibérément ce que

30. Della Ratta et Valeriani, 2012. Pour le concept de « culture remix », voir Lessig, 2008.

31. Onodera, 2011, p. 3.

32. Entretien, mai 2012.

33. Entretien, mai 2012.

je lui dis, parce que cela met en doute sa crédibilité. Et personne d'autre ne va corriger l'information, parce que je n'ai pas autant de « followers » que lui et qu'ils font confiance au plus connu. C'est à ce moment-là que tu réalises à quel point la notoriété compte plus que le professionnalisme. »³⁴

La grande popularité de certains activistes du net est également imputable au peu de crédibilité dont bénéficient les médias traditionnels en Egypte.

En Europe, les sites d'information les plus consultés sont ceux des journaux et de la télévision. Sur les réseaux sociaux eux-mêmes, les profils les plus visités sont ceux des journalistes professionnels. Un blogueur indépendant considéré comme connu dépasse rarement les quelques milliers de « followers ».

En Egypte, au contraire, le peu de crédibilité des médias traditionnels a fait des plateformes sociales une source d'information fondamentale. Dans les zones urbaines, de nombreux jeunes égyptiens, y compris provenant de classes sociales moins privilégiées, affirment utiliser Twitter comme source d'information principale. Avec pour conséquence que certains journalistes citoyens égyptiens, comme c'est le cas de Alaa Abdel Fattah, Wael Abbas, ou encore Wael Ghonim, comptent des centaines de milliers de « followers », et dépassent souvent le million.

La diffusion des réseaux sociaux tels que Facebook et Twitter dans la seconde moitié des années 2000 n'a pas un impact immédiat sur la physionomie de ce « blog-pelago »³⁵ de cyber-activistes. Malgré l'élargissement progressif de l'utilisation du net, le noyau d'activistes initial continue de constituer un point de référence crucial pour les utilisateurs de plus en plus nombreux du web.

LES RÉSEAUX HIÉRARCHIQUES D'ACTIVISTES ET LES RÉCITS ANTI-RÉGIME

Comme l'ont désormais déjà souligné de nombreux auteurs et acteurs des événements qui ont amené à la chute de Moubarak en février 2011, les nouveaux médias ont joué un rôle limité dans les mobilisations de rue. La révolte de janvier a obéi d'une part à une logique horizontale et spontanée, avec la participation non seulement des activistes de la classe moyenne, mais aussi et surtout des travailleurs

34. Entretien, mai 2012.

35. Pour la définition de «blog-pelago» voir Dean, 2010.

et des représentants des classes pauvres des quartiers périphériques. La convergence de ces acteurs a été rendue possible par les communications de personne à personne, les médias traditionnels et internationaux, et, dans une moindre mesure, par les réseaux sociaux. On considère que les lieux de réunion tels que les mosquées et les associations informelles, par exemple, ont joué un rôle beaucoup plus significatif que les « networks ».

Toutefois, c'est précisément la nature horizontale de la révolte, l'absence de structure organisationnelle classique ou d'idéologie hégémonique qui ont créé un espace au sein duquel un récit a pu être produit et diffusé par les nouveaux médias.

La construction de ce récit s'est faite au prix de l'exclusion de certains acteurs et de certains aspects au profit d'autres.

Comme l'affirme Issandr al-Amrani, le co-fondateur du blog « The Arabist » :

« Twitter est un moyen de communication émotif. De nombreux *tweeps* relayaient l'information en y ajoutant un état d'esprit émotionnel (excitation, crainte, courage, etc.), ce qui donnait au public le sentiment d'assister aux événements en première ligne. (...) C'était un *spectacle*. La plus grande partie de ce qu'il y avait sur Twitter correspondait principalement à une *mise en scène* des événements, avec le « *tweep* » dans le rôle du héros ».³⁶

Lucie Ryzova, à propos du récit médiatique produit sur les affrontements de la rue Mohammed Mahmoud en novembre 2011, affirme que la représentation des jeunes de classes défavorisées a été « retouchée et soigneusement médiatisée à travers des stratégies variées de déni et d'invisibilité, ou inversement, d'idéalisation romantique ; ou encore, dans certains cas, à travers la sublimation et l'intégration de cet héroïsme brut à la culture de la classe moyenne dominante. Une révolution, en tant qu'idée noble et que projet politique, ne peut intégrer des représentations d'une telle ambiguïté ».³⁷

Les cyber-activistes les plus suivis, identifiés par les médias locaux et internationaux comme portes-paroles de la révolte, appartiennent pour la plupart aux classes moyennes urbaines, affichent un style occidental et sont généralement laïques et libéraux.³⁸ En revanche, les acteurs plus difficiles à identifier tels que les groupes de jeunes des classes plus

36. Al-Amrani, 2012.

37. Ryzova, 2013.

38. Sur ce point, voir Salvatore, 2011 ; Burris, 2011.

pauvres se trouvent assimilés à d'autres protagonistes plus aisément reconnaissables, comme les *ultras*.

Et pourtant, ce sont précisément ces stratégies de simplification de la réalité qui permettent d'établir des « chaînes d'équivalence » (chains of equivalence)³⁹, dans le cadre d'un mouvement social qui autrement se trouverait fragmenté et privé d'une base idéologique commune. Le discours médiatique révolutionnaire fournit alors la base d'une « logique d'aggrégation », en tout cas dans certaines zones urbaines et pour les jeunes de la classe moyenne, tout en suscitant des mouvements de solidarité à l'étranger vis-à-vis de la révolte.⁴⁰

Comme nous l'avons vu, ce discours médiatique, loin d'être produit de manière horizontale, est le résultat d'un contexte social qui comporte des hiérarchies précises de visibilité et d'accès. Grâce à la nature « non démocratique » des networks, certains groupes d'activistes peuvent utiliser de façon efficace le web pour produire un récit capable d'apporter un contrepoint à celui du régime, tout en fournissant une représentation clairement identifiable de la révolte.

En ce sens, il est nécessaire de distinguer le web en tant qu'instrument, ou technologie permettant la production et la dissémination de l'information à travers les réseaux sociaux, et le web en tant qu'espace ou lieu d'échange d'informations.⁴¹

Le web en tant qu'espace se caractérise par un ensemble de hiérarchies informelles, des degrés de visibilité différents, ainsi que certaines formes d'exclusion.

Toutefois, ce sont précisément ces différences de pouvoir et de visibilité qui permettent à certains groupes d'activistes d'utiliser la Toile comme instrument de manière efficace, dans le cadre de la politique de la dissension.

Leur capital de crédibilité et de visibilité permet en effet aux groupes de cyber-activistes de jouer le rôle de médiateurs entre les contenus produits grâce aux dispositifs digitaux (user generated content) et un public plus important, en particulier la « jeunesse Facebook », en grande partie dépolitisée et constituée de jeunes des classes moyennes urbaines. A ce sujet, les cyber-activistes sont décrits

39. Laclau et Mouffe, 1985.

40. Juris, 2012.

41. Pour cette distinction, voir Aouragh, 2012 ; Cavanagh, 2007.

comme des « affineurs de l'information » (information refiners)⁴², des « médiateurs »⁴³, ou encore « des *soft leaders*⁴⁴ » de la sphère virtuelle. Ces derniers forment ce qu'on pourrait appeler un « environnement social » à même de « collecter, discuter, filtrer et commenter les contenus politiquement pertinents » qui circulent sur le web.⁴⁵ Les contenus qui autrement ne seraient que des fragments dispersés d'information (statuts, tweets, vidéos) peuvent alors être réutilisés pour produire des récits cohérents.

Ce processus débouche avant tout sur la production d'une « politique de la connaissance »⁴⁶ permettant une prise de conscience de la part du public sur la nature répressive du régime sous Moubarak. Des blogueurs comme Hossam el-Hamalawi, Wael Abbas, Nawara Negm, Alaa Abdel Fattah, SandMonkey, Zenobia, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus connus, produisent des récits contredisant ceux diffusés par le régime et permettent la prise de conscience autour de différents épisodes de torture et de corruption.

En second lieu, les « blogueurs », grâce à leur re-médiatisation au niveau international, jouent, souvent sans le vouloir, le rôle de porte-paroles de la révolte. Comme l'affirme une étude récente, la plus grande partie des flux de communication à travers Twitter s'adressent à un public international, et non à la scène locale égyptienne.⁴⁷ Bien que ces modes de représentation induisent les déformations déjà évoquées précédemment, ils contribuent à créer un mouvement de solidarité globale en faveur de la révolution égyptienne.

Enfin, la politique de la connaissance s'accompagne de formes novatrices de participation politique dont l'impact, même s'il est limité, ne peut être sous-évalué.

Comme l'affirme un cyber-activiste :

« Les nouveaux médias ont introduit la protestation auprès de la classe moyenne en la présentant sous un jour plus séduisant,

42. Article présenté par Jon W. Anderson à la table ronde "Mind the Gap: Bridging academia and practices of Activism", IV Arab Bloggers Meeting, Amman, janvier 2014.

43. En ce sens, le rôle joué par les « blogueurs » égyptiens rejoint celui des blogueurs tunisiens. A ce propos, voir Lecomte, 2013.

44. Voir à ce propos Gerbaudo, 2012.

45. De Angelis, 2011, p. 10.

46. Onodera, 2011.

47. Voir sur ce point S. Aday, H. Farrell M. Lynch, J. Sides, et D. Freelon, "New Media and Conflict after the Arab Spring", *Peaceworks*, United States Institute of Peace, 2012 : <http://www.usip.org/sites/default/files/PW80.pdf>

ce qui en a décuplé l'importance. Ils ont agi comme catalyseur pour transformer des protestations réduites en manifestations de masse ». ⁴⁸

L'exemple de « Nous sommes tous Khaled Said » est exemplaire de ce point de vue : Wael Ghonim et AbdelRahman Mansour, les deux administrateurs principaux de la page, sont parvenu à utiliser Facebook pour engager en politique des dizaines de milliers de jeunes égyptiens. En s'inspirant de techniques de marketing virtuel (Ghonim était à l'époque responsable marketing de Google pour le Moyen-Orient), « Nous sommes tous Khaled Said » engage son public grâce à un langage post-idéologique éloigné de celui utilisé par les activistes. L'approche est graduelle, invitant les membres de la page à participer d'abord seulement au niveau virtuel, puis à travers des sit-in et des manifestations silencieuses. Au départ, également pour éviter de décourager les participants peu familiers de l'activisme politique, le régime n'est pas attaqué directement. Dix jours après sa création, le 10 juin 2010, la page atteint déjà 200,000 membres. Le 14 janvier 2011, ils sont presque 400,000. ⁴⁹

LA « DÉMOCRATISATION » DE L'ESPACE POLITIQUE VIRTUEL ET SA FRAGMENTATION

Dans les mois qui suivent la chute de Hosni Moubarak, le nombre d'utilisateurs des réseaux sociaux en Egypte, et surtout de Facebook, monte en flèche. Cela s'explique pour de nombreux observateurs et activistes par la conviction partagée que les réseaux sociaux ont joué un rôle crucial dans les mobilisations contre Moubarak.

Le nombre d'utilisateurs de Facebook passe d'un peu moins de 5 millions fin 2010, à plus de 14 millions à la mi-2013. Plus surprenantes encore sont les données portant sur les usagers de plus de trente ans, qui passent sur la même période d'un million à trois millions et demi. ⁵⁰

L'espace des réseaux sociaux devient beaucoup plus peuplé, plus diversifié, moins « jeune », et il inclut un nombre croissant de gens poussés par la curiosité ou par le sentiment de devoir en faire partie.

48. Entretien, mars 2014.

49. Pour une reconstruction du rôle de « Nous sommes tous Khaled Said » voir Ghonim, 2012 ; Herrera, 2013, 2014 ; Ali, 2012.

50. Voir à ce propos, Arab Social Media Report: <http://www.arabsocialmediareport.com/home/index.aspx>

Cette colonisation d'internet a des conséquences en apparence contradictoires.

D'un côté, les hiérarchies de visibilité qui s'étaient consolidées avant la révolution de janvier 2011 apparaissent renforcées. En raison des lois de l'« attachement préférentiel », mais aussi à cause de l'exposition médiatique à laquelle sont soumis certains activistes, si on pense par exemple à Wael Ghonim⁵¹, la popularité des groupes d'activistes de la première génération continue de croître, les installant définitivement dans leur position de « micro-célébrités ». De plus, l'exemple des activistes inspire une utilisation croissante des nouveaux médias dans un but politique, donnant lieu à la création d'un espace plus large et participatif. Comme l'affirme un activiste :

« Après la révolution, le journalisme citoyen a gagné en force : les gens ont désormais une plus grande capacité à s'exprimer et le journalisme populaire a attiré des nouvelles recrues, pas seulement les 21 personnes qu'on connaît déjà. Il y a aussi des gens normaux ».⁵²

Si les mobilisations organisées sur internet avant la chute de Moubarak ne comptaient que quelques centaines de personnes, au cours de l'année 2011 les réseaux sociaux permettent d'engager des milliers d'individus.

Les nouveaux médias sont utilisés en 2011 pour mobiliser, coordonner des campagnes et des actions collectives, et opérer un contraste avec la propagande du régime. Le massacre de Maspero, les affrontements de la rue Mohamed Mahmoud, et enfin les mobilisations contre la réforme constitutionnelle de Morsi représentent le stade ultime de l'utilisation des nouvelles technologies à des fins tactiques.

Toutefois, si on regarde l'espace virtuel dans son ensemble, on s'aperçoit que celui-ci tend de façon croissante à renvoyer une image fidèle de la société, de ses divisions en terme d'appartenances politiques et idéologiques, de classe, d'origine urbaine et rurale. Ces divisions se traduisent sur la Toile en séries de cercles hermétiquement clos. Les réseaux sociaux favorisent en effet la formation de ce que Sunstein appelle « des caisses de résonance pour gens du même avis ». Les gens qui partagent les mêmes opinions politiques sur Facebook et Twitter ont tendance à interagir uniquement entre eux et à rester imperméables aux opinions divergentes.⁵³

51. Par exemple, l'entretien sur la chaîne de télévision privée *Dream* le 7 février 2011 : <https://www.youtube.com/watch?v=SjimpQPQDuU>

52. Entretien, mai 2012.

53. Sunstein, 2007. L'expression utilisée est "echo-chambers of like-minded people".

Progressivement, cet espace auparavant plus réduit, mais qui permettait la rencontre entre des gens de profil et d'opinions politiques différentes,⁵⁴ évolue pour prendre la forme d'un archipel d'îles isolées les unes des autres.

Comme le dit Alaa Abdel Fattah :

« Au final, ce qu'on fait (sur les réseaux sociaux), c'est échanger des informations entre différents cercles d'amis. Cet échange ne reflète pas nécessairement le phénomène des usagers Facebook dans son entier, ni dans sa complexité. Au cours d'un sit-in à Tahrir par exemple, on pouvait faire la connaissance de quelques jeunes salafistes. Grâce à cette rencontre, certains d'entre eux « ajoutaient » de nouveaux amis sur Facebook et se trouvaient mis en contact avec de nouveaux cercles, différents et éloignés des groupes traditionnels de salafistes sur internet. Mais il est rare que cela se produise, et c'est toujours avec des personnes qui appartiennent à un certain milieu culturel ».

Abdel Fattah affirme que la majorité des réseaux salafistes sur internet sont des réseaux fermés, qui prennent comme point de référence un cheikh ou un parti, et restent donc invisibles aux yeux des navigateurs du web extérieurs à ces réseaux.⁵⁵

La tendance de l'espace virtuel à constituer des îlots séparés les uns des autres est une conséquence naturelle d'un accès accru à la Toile, et de la polarisation politique que traverse l'Égypte suite à la chute de Moubarak. Les divisions politiques émergent entre les activistes eux-mêmes et au sein de la société dans son ensemble, et se reflètent sur les réseaux sociaux de façon plus virulente encore.

Un cyber-activiste témoigne ainsi :

« Que ce soit avant ou après le 30 juin 2013, les pages Facebook ont tendance à exclure les gens qui ont des opinions différentes ; par exemple, une sympathisante des Frères Musulmans décide d'exclure tous ceux qui s'opposent au président Morsi. Parce qu'elle veut que la page reste « pure ». Et j'ai aussi vu le contraire se produire très souvent, quand quelqu'un décide d'exclure d'une page un « kharouf » (terme péjoratif désignant les partisans des

54. Sur la nature de la blogosphère égyptienne comme espace trans-idéologique, voir Hirschkind, 2011 : « les blogs ont contribué à l'élaboration d'un discours politique qui dépasse les barrières institutionnelles responsables de la polarisation récente du terrain politique en Égypte, entre les courants plutôt favorables aux Islamistes (le principal étant les Frères Musulmans) et les courants séculiers-libéraux » (p. 61).

55. Reporté dans Abdel Rahman Mostafa, "al-l'alam al-jadid ba'ad al-thawra... Ishtibakaat fi waqa'a mukthalif", *Ayaam al-Sahafa*, 30 mars 2011 : http://abderrahmann.blogspot.com/2011/03/blog-post_30.html

Frères Musulmans). Beaucoup préviennent qu'ils « bloqueront » quiconque parmi leurs contacts publie le symbole de Rab'a ». ⁵⁶

Avec pour conséquence la formation de sphères virtuelles séparées les unes des autres, qui comportent chacune leurs propres hiérarchies de visibilité. Les micro-célébrités ne sont plus uniquement le fait des forces révolutionnaires ou d'opposition. Frères Musulmans, partisans de l'ancien régime, groupes salafistes, tous se dotent d'une micro-célébrité à la tête de leur îlot virtuel respectif.

LES RÉSEAUX SOCIAUX, D'OUTIL DE MOBILISATION À ARÈNE DE DÉBAT POLITIQUE

La fragmentation de la sphère virtuelle s'accompagne d'un second processus : celui de la transformation progressive des nouvelles technologies, d'outil de la dissension en arène de débat public.

Comme le dit Bassem Sabry :

« A partir de février 2011, et avec l'accroissement massif du nombre d'utilisateurs des réseaux sociaux, Twitter est devenu un instrument de débat national qui influence l'opinion publique, sert de grandes organisations politiques, et constitue une source d'information privilégiée ». ⁵⁷

Dans un contexte où la « politique de la rue » ⁵⁸ s'accompagne de processus politico-institutionnels tels que les élections et les référendums, les nouveaux médias ne sont plus utilisés seulement comme des outils de mobilisation, mais également de plus en plus comme espace de discussion et de propagande politique.

Ce processus se trouve accéléré par l'irruption des représentants des partis politiques et des journalistes traditionnels dans un espace qui, on l'a vu, était précédemment principalement dominé par les jeunes générations et par les groupes d'activistes. Le Haut Conseil des Forces Armées est la première institution à ouvrir sa propre page Facebook, où nouvelles et décisions sont publiées avant même d'apparaître dans les médias traditionnels. Mais les autres acteurs politiques se dotent également rapidement d'une présence sur la Toile. ⁵⁹ Selon certains observateurs et

56. Entretien, septembre 2014.

57. Sabry, 2013.

58. Bayat, 2010.

59. Voir par exemple James Brian Taylor, "Egypt politicians adopt social media", *DailyNews Egypt*, 29 janvier 2012 : <http://www.dailynewsegypt.com/2012/01/29/egypt-politicians-adopt-social-media/>

activistes⁶⁰, les Frères vont jusqu'à créer des « milices électroniques » chargées de promouvoir leurs récits au sein des réseaux sociaux.

Un cyber-activiste déclare ainsi :

« Après la révolution et le battage médiatique qui a été fait autour d'internet, c'est tout une partie de la société qui y a fait son apparition, dont de nombreux adultes qui voulaient comprendre de quoi il retournait. Beaucoup de ceux qui utilisaient internet comme outil de divertissement se sont mis à consulter les pages politiques et à devenir des participants actifs. Tout cela a fait de Facebook un lieu de prosélytisme politique particulièrement important ».⁶¹

De nombreux cyber-activistes voient d'un mauvais oeil cette transformation des réseaux sociaux, d'outil de contestation à espace de débat politique. D'une part, l'efficacité du débat en ligne est remise en question, en ce qu'il tend à accentuer les divisions et est souvent dominé par un ton trop émotif et peu rationnel. Ainsi, pendant les élections présidentielles, de nombreux cyber-activistes affichent leur déception vis-à-vis des discussions tenues en ligne entre les différents candidats, lesquels passent plus de temps à échanger des insultes qu'à parler de leur programme.

En référence à une attaque reçue pendant une discussion en ligne, un activiste écrit :

« Malheureusement, ce n'était pas juste un coup de gueule d'un activiste frustré, mais un phénomène que j'ai souvent vu apparaître dans les conversations, dans les commentaires aux articles et sur la blogosphère, à savoir des révolutionnaires ou activistes politiques qui cessent de débattre de la situation sociale et politique actuelle en Egypte pour se réclamer d'un sentiment d'appartenance ou d'une compréhension profondément personnelle de la révolution, que les autres Egyptiens *ne peuvent tout simplement pas comprendre* ».⁶²

Les débats politiques sur internet sont par ailleurs considérés comme inutiles s'ils ne débouchent pas sur des actions collectives concrètes : l'environnement discursif du web tend à générer des conversations sans fin aux effets apparemment improductifs.⁶³

60. Voir à ce propos Herrera, 2014.

61. Entretien, septembre 2014.

62. Kadry, 2013.

63. Pour une analyse de l'environnement discursif des réseaux sociaux, voir Dean, 2010 ; Lovink, 2011.

Cette insatisfaction se manifeste de façon croissante dans la période suivant le coup d'état du 3 juillet 2013 par les Forces armées, après que la répression des mouvements révolutionnaires ait porté un coup mortel à la synergie entre les mobilisations de rue et les activités en ligne.

L'INDIVIDUALISME ET LA PRODUCTION DE RÉCITS DANS LA PHASE POST-RÉVOLUTIONNAIRE

Si les cyber-activistes opposants au régime semblent encore occuper une position privilégiée au sein de l'espace virtuel dans la première année suivant la chute de Moubarak, ils éprouvent par la suite des difficultés croissantes à jouer ce rôle.

La responsabilité en incombe partiellement aux modes d'utilisation des nouvelles technologies par les cercles des activistes du net.

Ces pratiques restent majoritairement individuelles, ce qui s'avère insuffisant dans le contexte qui suit la chute de Moubarak. Les difficultés qu'éprouvent les groupes d'activistes à s'organiser sur le plan politique se reflètent sur leurs modalités d'utilisation des réseaux sociaux.⁶⁴

Hossam el-Hamalawi, membre des Socialistes Révolutionnaires, commente ainsi l'utilisation du web par son mouvement :

« Certains camarades bien connus du mouvement ont rejoint le journalisme citoyen (blogging) depuis 2005, et la jeunesse des Socialistes Révolutionnaires utilise les médias alternatifs de façon croissante depuis 2008 ; et pourtant, (déjà à l'époque) les initiatives étaient prises de façon individuelle et le mouvement ne disposait pas d'une stratégie générale régissant son interaction avec internet et les réseaux sociaux, alors en pleine expansion ».⁶⁵

En outre, de nombreux micro-célébrités du web se trouvent accusés par les autres activistes d'utiliser les réseaux sociaux pour faire du « self-marketing » :

« Certains pensent uniquement à augmenter leur nombre de "followers" (sur Twitter) et à gagner l'attention de certains cercles...Ils s'enferment dans une activité stérile et s'isolent les uns des autres. J'en connais certains qui ont été des blogueurs très influents dans le passé, mais qui ont maintenant tendance à se croire dans un one man show ».⁶⁶

64. Sur le rapport entre les jeunes et les organisations politiques en Egypte, voir Abdallah, 2013.

65. El-Hamalawi, 2012.

66. Entretien, décembre 2013.

Ou encore :

« Ils n'ont pas su saisir cette occasion pour créer un flux d'information où ils pourraient diffuser des opinions et positions politiques basées sur des faits, et faire des propositions cohérentes et rationnelles. Souvent, leur activité (sur le web) répond à une logique personnelle et émotionnelle : ils s'insultent entre eux et partagent leurs idées sur un mode très émotif et irrationnel. (...) Ce qui fait que d'autres les suivent, mais ce n'est pas pour autant qu'ils sont d'accord, au contraire ». ⁶⁷

Le fait que certains activistes, grâce à la notoriété acquise après la révolution, soient invités à des conférences à l'étranger, puissent voyager et écrire pour des journaux locaux et internationaux est perçu avec suspicion par une partie de leur lectorat et par d'autres activistes. Ce phénomène, conséquence directe de l'inégalité économique générée par les « networks » ⁶⁸, contribue à éroder la crédibilité de nombreuses micro-célébrités révolutionnaires. Par ailleurs, de nombreux activistes du net tendent à adopter une position de retrait suite à la chute de Moubarak. ⁶⁹ Épuisés par des années de lutte contre le régime, déçus du tour qu'a pris la révolution égyptienne et du retour des forces antirévolutionnaires, ils décident de se consacrer à leur vie privée ou à leur carrière professionnelle :

« La situation est devenue plus difficile pour les activistes parce que la scène politique avait besoin de plus de gens comme eux, et que ce n'était pas ça qui était en train de se produire. Ceux qui étaient actifs avant la révolution étaient à bout et ne se sentaient plus capables de continuer à jouer leur rôle. Ils ont alors cessé leur activité, parce qu'ils ne voyaient plus quel impact ils pouvaient bien avoir, que ce soit hors ligne ou en ligne ». ⁷⁰

LA PRODUCTION DE RÉCITS ANTI-HÉGÉMONIQUES APRÈS LA CHUTE DE MOUBARAK

Comme l'affirme l'un des co-fondateurs du collectif médiatique Mosireen, la Toile en tant qu'espace politique était dominée avant la révolution par un consensus diffus contre le régime. Dans un contexte où

67. Entretien, septembre 2014.

68. Sur le rapport entre « les networks » et les inégalités économiques, voir Dean, 2010.

69. Voir également à ce propos Lisa Goldman, "The Egyptian Twitter Sphere, 18 Months into the Revolution", *TechPresident*, 25 août 2012 : <http://tech-president.com/news/22772/egyptian-tweetsphere-18-months-revolution>

70. Entretien, avril 2014.

l'antagonisme principal se joue entre un régime doté d'une faible popularité d'un côté, et les mouvements révolutionnaires de l'autre, internet peut facilement être utilisé comme outil tactique de lutte politique :

« Prenez un exemple très simple, quand beaucoup de gens réalisent par exemple que l'armée ne protège pas la révolution. Ils disaient qu'ils ne tortureraient et ne tueraient personne, mais il est très facile de produire une simple image qui contredit complètement cette version. Dans ce genre de cas, les circonstances font qu'il suffit d'aller quelque part, et si on est au bon endroit au bon moment et qu'on filme ce qui est en train de se passer, on le met en ligne et tout le monde commence : « voilà l'image dont on avait besoin pour prouver à plus de gens ce qu'on pense déjà, et pour les gagner à notre cause ». Peu d'interprétations différentes sont permises, le sujet est relativement simple et le récit est déjà en place. Donc, dans des circonstances précises, certains outils peuvent devenir très, très efficaces ». ⁷¹

L'évolution du contexte politique suite à la chute de Moubarak rend l'utilisation de ces technologies bien plus complexe. Il ne s'agit plus seulement de produire un récit anti-hégémonique unique, mais de proposer des actions alternatives dans un contexte qui offre un large éventail de stratégies possibles, et où différents acteurs sont mis en compétition :

« A ce stade, la même image n'a plus le même pouvoir. L'outil est mort. Le pouvoir de ces images repose en partie sur les convictions des gens, et sur l'a-priori que les images vont, d'une manière ou d'une autre, changer les choses. Ben sûr, cela se produit dans une certaine mesure, mais il y a des limites. L'outil perd alors en puissance : la même image ne produit plus la même chose. Mis à part le fait que les gens se sont lassés, ce qui constitue un autre problème ; c'est l'image elle-même et ce qu'elle transmet comme information ou comme agent de transformation qui a évolué et changé de nature ». ⁷²

Avec la victoire de Morsi aux élections présidentielles de 2012, de nombreux activistes trouvent extrêmement difficile de se poser en alternative aux Frères Musulmans d'une part, et aux militaires et représentants de l'ancien régime de l'autre. Comme l'écrit Lina Attalah, directrice du site d'information *Madamasr*, juste avant le 30 juin :

« Dans ce contexte, nous avons fini par mettre un terme à notre présence momentanée aux épices des places de la révolte. Nous restons qui nous sommes, nous continuons de faire ce que nous faisons, mais nous agissons au sein de la marginalité

71. Entretien, juillet 2014.

72. Entretien, juillet 2014.

prédéterminée et archétypale qui est la nôtre. Nous continuons cependant de nous accrocher à l'idée que cette marginalité a pu donner naissance à une révolution ». ⁷³

Cette marginalité est également le résultat des difficultés qu'éprouvent les activistes révolutionnaires à placer leurs propres récits dans le nouveau contexte politique :

« Ce récit global nous met face à une question compliquée : quelle est l'alternative ? (...). Comment créer un espace au sein duquel un discours puisse être produit qui s'oppose à l'une des parties, sans être instrumentalisé par l'autre ? On a affaire ici à une zone discursive aux règles extrêmement complexes ». ⁷⁴

Dans le contexte politique égyptien, Internet comme outil d'agrégation sociale et de création de « chaînes d'équivalences » subit ces changements très profondément et perd en impact ; cela s'explique en partie par les dynamiques internes à la sphère, mais aussi et surtout par les transformations du contexte culturel, social et politique environnants qui affectent internet au même titre que tout autre moyen de communication. En reprenant les termes de James Curran, on pourrait dire qu'en Egypte comme ailleurs, « c'est la société qui change internet plus que le contraire ». ⁷⁵

Comme l'affirme un cyber-activiste :

« dans les dernières années du régime de Moubarak, un mal-être diffus régnait contre le régime, et ce consensus se reflétait de façon particulière sur la Toile qui à l'époque était l'unique plateforme d'expression de la dissension. Aujourd'hui c'est différent. La société est divisée entre ceux qui soutiennent le régime et ses opposants, et cette polarisation se reflète sur internet. Beaucoup ont simplement pris leurs distances avec la politique. Avant, par exemple, si quelqu'un publiait une vidéo qui dénonçait un épisode de torture, on pouvait constater en lisant les commentaires qu'il y avait un consensus général en faveur de notre action. Il n'y avait pas de partisans du régime sur internet.

Aujourd'hui, la situation a changé. Il y a les partisans des Frères Musulmans et les partisans du régime. Et tous deux emploient des agents qui interviennent pour eux sur internet, parce qu'ils ont compris l'importance du médium. Maintenant, tout le monde a appris à se servir d'internet comme instrument politique ». ⁷⁶

73. Lina Attalah, "Back to the Margins", *Madamasr*, 29 juin 2013 : <http://www.madamasr.com/opinion/back-margins>

74. Entretien, juillet 2014.

75. Curran, 2012.

76. Entretien, octobre 2014.

TAMAROD ET LA RÉ-APPROPRIATION DES PRATIQUES DE L'ACTIVISME

Suite à la chute de Moubarak, on assiste à un nouveau phénomène : les mouvements révolutionnaires égyptiens ne sont plus les seuls à utiliser le web comme instrument de lutte politique. D'autres groupes et organisations se réapproprient, parfois en les améliorant, les techniques et les pratiques de l'activisme en ligne. Si la toile fournit un « répertoire de la dissension » innovant,⁷⁷ ce même répertoire, après la chute de Moubarak, devient accessible à d'autres acteurs politiques potentiellement « non démocratiques ».

La campagne de solidarité promue principalement par les acteurs islamistes envers les victimes du « massacre de Rab'a » le 18 août 2013 en fournit un bon exemple. Des milliers d'utilisateurs Facebook publient l'image des « quatre doigts » sur fond jaune devenue le symbole de la campagne. Le premier ministre turc Recep Tayyip Erdogan fait le même geste au cours de discours politiques en public, et Ahmed Abdul Zaher, l'un des joueurs de l'équipe locale al-Ahli, le refait pendant une partie de football.⁷⁸

Mais c'est la campagne Tamarod qui signifie le plus clairement que les mouvements révolutionnaires ne sont plus les seuls à savoir utiliser internet comme instrument d'organisation et de mobilisation politique de manière efficace.

La campagne naît comme un mouvement par le bas et rassemble des groupes d'activistes formés pendant la mobilisation contre Moubarak et déçus par le président Morsi. Toutefois, le mouvement se trouve rapidement soutenu, puis manipulé par les éléments proches de l'ancien régime qui contribuent à faciliter la mobilisation du 30 juin et le coup d'état qui lui succède.

L'aspect le plus intéressant de Tamarod réside dans les stratégies de communication utilisées. La campagne reprend, développe et fait coexister les techniques utilisées par les activistes révolutionnaires avant et après la chute de Moubarak. La décision de recueillir les signatures demandant la démission de Morsi rappelle fortement la campagne lancée par el-Baradei lancée pour obtenir les amendements de la constitution de 2009 et 2010. Mais alors que la campagne de el-

77. Tilly, 2003.

78. A ce propos, voir Eman El-Shenawi, "Four-finger salute: Egypt rivals use 'Rabaa hand' to turn Facebook Yellow", *el-Arabia*, 22 août 2013 : <http://english.alarabiya.net/en/media/2013/08/21/Four-finger-salute-Egypt-rivals-use-Rabaa-symbol-to-turn-Facebook-yellow.html>

Baradei avait été réalisée sur les plates-formes virtuelles, les membres de Tamarod recueillent les signatures en faisant du « porte à porte », à travers un réseau d'activistes présents dans tous les gouvernorats du Caire.

Ce choix témoigne également de la prise de conscience par les membres de la campagne des limites que présente la Toile pour atteindre certaines tranches de la population. Tamarod semble s'inspirer d'initiatives telles que Askar Kazibun (Les militaires mentent), qui en 2011 avait installé des écrans dans les rues pour montrer des vidéos contredisant la version de l'armée sur les affrontements avec les manifestants.⁷⁹

Si la campagne est présente sur tous les réseaux sociaux, internet n'en constitue pas l'instrument stratégique principal pour autant. L'influence de pages telles que « Nous sommes tous Khaled Said » est cependant évidente. Comme dans le case de Ghonim et de Mansour, les activistes produisent un discours politique presque « apolitisé »⁸⁰, qui n'adopte pas d'idéologie précise, et ne se revendique d'aucune organisation politique en particulier. Dans ce cas également, le but est d'engager le plus de monde possible, sans que personne ne se trouve exclu sur la base d'une appartenance politique quelle qu'elle soit. La campagne fait recours en revanche à un discours politique anti-système, exploitant ainsi la défiance des Egyptiens vis-à-vis des institutions et des partis politiques traditionnels. En ce sens, Tamarod capitalise sur le refus de ce que le journaliste de *al-Masri al-Yaoum*, Amr Ezzat, appelle la « soundouqratie », que l'on pourrait traduire par « urnocratie »⁸¹ : c'est-à-dire la réduction du processus démocratique (et révolutionnaire) à des mécanismes électoraux et institutionnels. Tamarod, tout comme les mouvements révolutionnaires, adhère même à ce que Larbi Sadiki appelle l'« ethos révolutionnaire »⁸² : la conviction que la source de la légitimité politique réside dans la mobilisation populaire et dans des formes d'expression autres que les processus institutionnels tels que les élections.

79. Pour une description des stratégies de communication de Askar Kazibun voir Alexander et Aouragh, 2014.

80. Iskandar, 2013.

81. Ezzat, 2013.

82. Sadiki, 2011.

CONCLUSION : INTERNET, UN INSTRUMENT ENCORE DÉMOCRATIQUE ?

La possibilité d'utiliser les nouvelles technologies comme agents de démocratisation ne réside pas dans les « propriétés politiques »⁸³ intrinsèques à ces technologies, mais dépend plutôt d'un ensemble de facteurs liés aux modes d'utilisation des nouveaux médias, ainsi qu'au contexte politique et social au sein duquel ces pratiques ont vu le jour.

Dès les années 2000, certains groupes d'activistes anti-régime ont réinventé les modalités d'utilisation des blogs et des réseaux sociaux pour servir leurs visées politiques : la chute du régime et la transition vers un système politique plus libre, plus égalitaire et plus ouvert.

Le développement de la sphère internet égyptienne a permis aux groupes d'activistes « pro-démocratiques » d'y conquérir un espace et d'obtenir une visibilité et une crédibilité particulières ; ce qui a facilité la transformation de plateformes initialement perçues comme consacrées au divertissement (Facebook, Twitter, Youtube) en outils d'expression de la dissension et, dans une moindre mesure, d'organisation d'initiatives collectives contre les autorités.

Le mécontentement diffus qui régnait dans la société égyptienne avant 2011 a facilité la production de récits antagonistes, tout en prenant la forme d'un consensus général contre le régime sur les espaces politiques fournis par les blogs et les « networks ».

Toutefois, dans les années qui suivent la chute de Moubarak, l'évolution des dynamiques internes à la sphère virtuelle et les changements de contexte socio-politique rendent bien plus difficile l'utilisation d'internet comme outil politique de la dissension.

La colonisation des réseaux sociaux par des tranches plus larges de la société ainsi que l'élargissement de l'usage politique des nouvelles technologies vers d'autres acteurs ont transformé internet en un espace qui reflète plus clairement les divisions et les hiérarchies de pouvoir présentes dans la société égyptienne dans son ensemble.

La tendance du web à créer des espaces politiques séparés, formés d'individus partageant les mêmes convictions politiques, tend à exacerber d'autant plus la polarisation qui parcourt la scène égyptienne

83. Pour le concept de « propriété politique » en référence aux technologies, voir Winner, 1999.

et à empêcher la création de chaînes d'équivalence favorables aux mobilisations révolutionnaires.

Avec l'avènement des compétitions électorales et le retour d'un cadre politique plus articulé et plus complexe, internet a évolué pour devenir un espace de discussion politique, plus qu'un outil de production de la dissension et d'organisation de mobilisations de rue. Suite au coup d'état du 3 juillet 2013 et à la répression des Frères Musulmans et des activistes révolutionnaires, il devient de plus en plus difficile de traduire les campagnes en ligne en initiatives concrètes, signant ainsi la fin, même temporaire, de la synergie entre activités en ligne et hors ligne.

Le développement manqué des pratiques collectives dans l'utilisation de la Toile, ainsi que les divisions qui règnent au sein des groupes de cyber-activistes représentent un obstacle supplémentaire.

Bien qu'il ne fasse aucun doute qu'internet continuera d'avoir une influence profonde sur les processus politiques et sociaux en Egypte, cette influence suivra probablement des trajectoires bien différentes de celles auxquelles nous avons assisté ces dernières années.

D'autres acteurs politiques, pas toujours démocratiques, et représentatifs de mouvements par le bas, se sont approprié certaines techniques du *marketing* politique en ligne et certaines stratégies « hybrides » de communication, ayant ainsi recours à différents médias de manière efficace.

En ce sens, on peut considérer comme définitivement close l'ère d'internet comme instrument intrinsèquement démocratique ; et il devient nécessaire de repenser le rôle des nouvelles technologies et le large éventail de possibilités qu'elles représentent, tant sur le plan politique que culturel et social.

Quand à savoir si ces dernières faciliteront ou non les processus révolutionnaires et démocratiques, cela dépendra dans une large mesure de la capacité des acteurs à réinventer de nouveaux modes d'utilisation du web, ainsi que des transformations socio-politiques en Egypte dans les années à venir.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDALLAH, N., 2013, "Egypt's Revolutionary Youth. From Street Politics to Party Politics", *SWP Comments*, 11, p. 1-8.
- ALEXANDER, A. ; AOURAGH, M., 2014, "Egypt's Unfinished Revolution: the role of the media revisited", *International Journal of Communication*, 8, p. 890-915.
- AL-AMRANI, I., 2012, "The Egyptian Twittersphere, 18 Months into the Revolution", *The Arabist*: <http://arabist.net/blog/2012/8/28/the-egyptian-twittersphere-18-months-into-the-revolution.html>
- ALI, A., 2012, "Saeeds of Revolution: De-Mythologizing Khaled Saeed", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/5845/saeeds-of-revolution_de-mythologizing-khaled-saeed
- AOURAGH, M., 2012, "Social Media, Mediation and the Arab Revolutions", *TripleC*, 10 (2), p. 518-536.
- BARABÁSI, A., 2003, *Linked. How Evrything is Connected to Everything Else and What It Means for Business, Science, and Everyday Life*, Penguin, New York.
- BAYAT, A., 2010, *Life as Politics: How Ordinary People Change the Middle East*, Stanford University Press, Stanford.
- BURRIS, G., 2011, "Lawrence of E-rabia: Facebook and the New Arab Revolt", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/2884/lawrence-of-e-rabia_facebook-and-the-new-arab-revo
- CAVANAGH, A., 2007, *Sociology in the Age of the Internet*, Open University Press, New York.
- CURRAN, J., 2012, "Why the Internet has Changed so Little?", *Open Democracy*: <https://www.opendemocracy.net/james-currans/why-has-internet-changed-so-little>
- DEAN, J., 2010, *Blog Theory. Feedback and Capture in the Circuits of Drive*, Polity Press, Cambridge.
- DE ANGELIS, E., 2011, "The State of Disarray of a Networked Revolution. The Syrian Uprising's Information Environment", *Sociologica*, 1, p. 1-23.
- DE ANGELIS, E. ; DELLA RATTA, D., 2014, "Mind the Gap: Bridging Knowledge and Practices of Activism' at the Fourth Arab Bloggers Meeting", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/18040/mind-the-gap_bridging-knowledge-and-practices-of-a
- DELEUZE, G., 1990, "Les intercesseurs", *Pourparlers*, Minuit, Paris.
- DELLA RATTA, D. ; VALERIANI, A., 2012, "Remixing the Spring!: Connective Leadership and read-write practices in the 2011 Arab Uprisings", *CyberOrient*, 6 (1).
- EZZAT, A., 2013, "Revolution? Coup d'état The Certain Thing is We Broke the Boxocracy", *Jadaliyya*: <http://www.jadaliyya.com/pages/index/12948/revolution-coup-d'état-the-certain-thing-is-we-bro>

- FREEMAN, J., 1972, "The Tyranny of Structurelessness", *Berkley Journal of Sociology*, 17, p. 151-164.
- GERBAUDO, P., 2012, *Tweets and the Streets. Social Media and Contemporary Activism*, Pluto Press, Londres.
- GONZALEZ-QUIJANO, Y., 2012, *Arabités numériques. Le printemps du Web arabe*, Sindbad, Paris.
- GHONIM W., 2012, *Revolution 2.0. The Power of the People is Greater than the People in Power*, Harper Collins, Londres.
- LOVINK, G., 2011, *Network without a Cause. A critique of Social Media*, Polity Press, Cambridge.
- EL-HAMALAWY, H., 2012, "What is to be Done: the Website as an Organizer #RevSoc", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/7237/what-is-to-be-done_the-website-as-an-organizer-#re
- EL-HAMALAWY, H., 2012a, "Hossam El-Hamalawy on Social Media and Protests in Egypt", *Jadaliyya*: <http://www.jadaliyya.com/pages/index/7942/hossam-el-hamalawy-on-social-media-and-protests-in>
- HERRERA, L., 2013, "Meet AbdelRahman Mansour Who Made 25 January a Date to remember", *Jadaliyya*: <http://www.jadaliyya.com/pages/index/9772/meet-abdelrahman-mansour-who-made-25-january-a-dat>
- HERRERA, L., 2014, *Revolution in the Age of Social Media. The Egyptian Popular Insurrection and the Internet*, Verso, Londres.
- HIRSCHKIND, C., 2011, "From the Blogosphere to the Street: Social Media and the Egyptian Revolution", *Oriente Moderno*, 1, p. 61-74.
- ISKANDAR, A., 2013, "Tamarod: Egypt's Revolution Hones its Skills", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/12516/tamarod_egypts-revolution-hones-its-skills
- ISKANDAR, A., 2014, "The Meme-ing of Revolution: Creativity, Folklore, and the Dislocation of Power in Egypt", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/19122/the-meme-ing-of-revolution_creativity-folklore-and
- JOHNSON, G. A. ; TUDOR, B. ; NUSEIBEH, H., 2013, "140 Characters or Less: How Is the Twitter Mediascape Influencing the Egyptian Revolution?", *Middle East Journal of Culture and Communication*, 6, p. 126-148.
- JURIS, J.S., 2012, "Reflections on Occupy Everywhere: Social Media, Public Space, and Emerging Logics of Aggregation", *American Ethnologist*, 39 (2), p. 259-279.
- KADRY, M., 2013, "It's not me, it's you: a bad Egyptian break-up", *Open Democracy*: <https://www.opendemocracy.net/ahmed-kadry/it's-not-me-it's-you-bad-egyptian-break-up>
- LACLAU, E. ; MOUFFE, C., 1985, *Hegemony and Socialist Strategy. Towards a Radical Democratic Politics*, Verso, Londres.
- LECOMTE, R., 2013, « Au delà du mythe d'une révolution Facebook. Le rôle des médias sociaux dans la protestation en Tunisie », dans Allal A. et Pierret T. (éds), *Au Coeur des révoltes Arabes. Portée des processus révolutionnaires*, Armand Colin, Paris.

- LESSIG, L., 2008, *Remix. Making Art and Commerce Thrive in the Hybrid Economy*, Penguin, New York.
- LYNCH, M., 2013, "Twitter Devolutions. How Social Media is Hurting the Arab Spring", *ForeignPolicy*: http://www.foreignpolicy.com/articles/2013/02/07/twitter_devolutions_arab_spring_social_media
- MARWICK, A. ; BOYD, D, 2010, "I Tweet Honestly, I Tweet Passionately: Twitter Users, Context Collapse, and the Imagined Audience", *New Media and Society*, 13 (1), p. 114-133.
- MARWICK, A. ; BOYD, D, 2011, "To See and Be Seen: Celebrity Practice on Twitter", *Convergence: the International Journal of Research into New Media Technologies*, 17 (2), p.139-158.
- MEJIAS, U. A., 2009, "The Limits of Networks as Models for Organizing the Social", *New Media and Society*, 11 (8), 1-18.
- ONODERA, H., 2011, "Raise Your Head High, You're an Egyptian!". Youth, Politics, and Citizen Journalism in Egypt", *Sociologica*, 1.
- RADSCH, C., 2008, "Core to Commonplace: the Evolution of Egypt's Blogosphere", *Arab Media and Society*, 6.
- RIZK, P., 2014, "2011 is not 1968: An Open Letter to an Onlooker", dans Downey A. (éd), *Uncommon Grounds. New Media and Critical Practices in North Africa and the Middle East*, I.B. TAURIS, New York.
- RYZOVA, L., 2011, "The Battle of Muhammad Mahmud Street: Teargas, Hair Gel, and Tramadol", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/3312/the-battle-of-muhammad-mahmud-street_teargas-hair-ryzova
- RYZOVA, L., 2013, "Teargas, Hairgel, and Tramadol: Lumpen Masculinity and Street Politics in the (current) Egyptian Revolution", article présenté au 15ème Congrès Méditerranéen de Recherche à Marsin, Turquie.
- SABRY, B., 2013, "Bassem Sabry on Social Media in Egypt", *Jadaliyya*: <http://www.jadaliyya.com/pages/index/11299/bassem-sabry-on-social-media-in-egypt>
- SADIKI, L., 2011, "Egypt's Tipping-Point Politics", *al-Jazeera*: <http://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2011/11/20111124102315396445.html>
- SAKR, N., 2013a, "Social Media, Television Talk Shows, and Political Change in Egypt", *Television and New Media*, 14 (4), p. 322-337.
- SAKR, N., 2013b, *Transformation in Egyptian Journalism*, I.B TAURIS, Londres.
- SALVATORE, A., 2011, "New Media and Collective Action in the Middle East. Can Sociological research Help Avoiding Orientalist Traps?", *Sociologica*, 1, p. 1-16.
- SHEHATA, D., 2012, "Youth Movements and the 25 January Revolution", dans Korany B. et El-Mahdi R. (éds), *Arab Spring in Egypt. Revolution and Beyond*, AUC Press, New York.
- SUNSTEIN, C.R., 2007, *Republic 2.0*, Princeton University Press, Princeton.

- TAYLOR, A., 2014, *The People's Platform. Taking Back Power and Culture in the Digital Age*, HarperCollins, Londres, 2014.
- TUFEKCI, Z., 2011, "Can 'Leaderless Revolutions' Stay Leaderless: Preferential Attachment, Iron Laws and Networks", *Technosociology*: <http://technosociology.org/?p=366>
- TILLY, C., 2003, *The Politics of Collective Violence*, Cambridge University Press, Cambridge.
- WINNER, L., 1999, "Do Artifacts have Politics?", dans D.A. MacKenzie et J. Wajcman (éds), *The Social Shaping of Technology*, Open University Press, Londres.
- YOUNIS, S., 2011, "The Maspero Massacre: the Military, the Media, and the 1952 Cairo Fire as Historical Blueprint", *Jadaliyya*: http://www.jadaliyya.com/pages/index/2882/-the-maspero-massacre_the-military-the-media-and-t
- ZUCKERMAN, E., 2005, "Meet the Bridgebloggers. Who is Speaking and Who is Listening in the International Blogosphere", article présenté à "The Power and Political Science of Blogs", University of Chicago: <http://ethanzuckerman.com/meetthebridgebloggers/ezuckermanbridgeblog122305.html>